

pays des objets fabriqués sur modèles chinois et européens, meilleurs que ceux des Allemands, mais établis à des prix fabuleux de bon marché.

Au point de vue des objets fabriqués, les Européens sont donc à peu près évincés du Sé-Tchouen ; ils le sont également pour les matières premières laine et coton, que leur demandaient naguère les filateurs chinois. En effet, dans plusieurs provinces de l'Ouest, on cultive maintenant le coton qui arrive par le fleuve Bleu, et la qualité, quoique manquant de finesse, paraît suffisante. Ces cotons, de même que les laines provenant du Thibét, permettent de tisser des étoffes moins fines, mais plus solides d'usage que celles importées par les Anglais de l'Hindoustan ou d'Europe. Le peuple les recherche, parce que, si elles ont moins d'aspect, elles sont de plus bas prix et en même temps d'usage plus durable.

Et la Chine nous est ouverte, dit-on. C'est vrai, mais moins à nous qu'aux Japonais auxquels nous sommes glorieux d'avoir inculqué nos idées et nos convoitises, que nous avons armés de nos outillages industriels et militaires, leur faisant connaître la machine-outil et la machine de guerre : nos élèves japonais profitent de nos leçons et nous supplantent des marchés de la Chine, et bientôt peut-être de nos propres marchés du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine.

Cette question de la lutte industrielle des extrêmes orientaux contre les Européens devait tout naturellement amener un voyageur en Chine, resté assez longtemps à l'intérieur du pays pour bien observer et connaître, à se rendre compte sur place de ce que l'on appelle le péril chinois, le péril jaune, et qui se résume par ces deux questions : Etant donné que les Chinois forment un groupe de plusieurs centaines de millions d'individus initiés par nous à toutes nos méthodes industrielles et commerciales, n'avons-nous pas à prévoir, sous le rapport industriel, le même fait que nous avons constaté à Sé-Tchouen, notre expulsion de leur marchés et, sous le rapport militaire, le groupement de ces millions d'hommes poussant à la mer les Européens établis à l'est et au sud de leur territoire et, de là, partant à la conquête du monde occidental ?

Disons tout de suite que M. Marcel Monnier ne croit pas au péril chinois, si ce n'est à très long terme et à la condition que ce peuple chinois,

toujours subjugué, mais qui toujours a absorbé ses vainqueurs, se les est assimilés, en arrive à se transformer par un nouveau mélange, un métissage avec une race nouvelle. Et il faudrait que cette absorption fût suivie d'une évolution totale de son esprit, de ses idées, de ses habitudes, de son tempérament, de ses mœurs. Rien à craindre du Chinois tant qu'il restera le Chinois actuel.

Lorsque l'on considère, dit M. Marcel Monnier, non plus les quelques fonctionnaires ou négociants chinois en contact journalier avec les Européens à Shang-Haï, à Hong-Kong, à Canton, mais le vrai Chinois, celui du peuple, on constate qu'il est industriel, dur au travail, pour lequel il se trouve admirablement organisé, physiquement par la finesse de ses doigts, intellectuellement par son esprit attentif et sa mémoire. En outre, la simplicité de ses besoins est proverbiale, du plus haut au plus bas des degrés de l'échelle sociale : il n'est guère esclave des facilités de l'existence : son égalité d'humeur, à peu près inaltérable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, envisage plutôt le riant côté des choses, se posant comme problème à résoudre d'être le moins malheureux possible.

En tout, fonctionnaire de rang élevé, modeste marchand, journalier, s'accommodent aux circonstances, et beaucoup plus aisément que nous se soumettent à la formule : à la guerre comme à la guerre. C'est, dira-t-on, un philosophe de la plus belle eau. Non dans le sens que nous attachons à ce mot. Mais le Chinois n'est pas, au même degré que la plupart des Européens, un peuple nerveux ; il ignore les impatiences fiévreuses, la recherche constante du mieux, se contente des procédés de travail et des secrets de métiers que lui ont appris les ancêtres. Nul besoin ne semble donc pousser le Chinois en avant. Mais, quand il a quelque peu progressé, un autre élément l'arrête et l'immobilise, c'est la superstition. Insouciant devant certains dangers, stoïque en face de la mort, le Chinois est absolument paralysé par les présages, les mauvais sorts, les formules des sorciers, des diseurs de bonne ou mauvaise aventure, est esclave des mille et un préjugés populaires. Il n'ose rien entreprendre, demeure inerte, sans initiative, s'atrophie sous l'imaginaire menace d'un génie du mal. On pourrait le voir sous la direction d'ingénieurs et de contremaîtres européens exécuter à la perfection le modèle qu'on lui donnera à copier, mais, de perfec-

tionner, de modifier ce modèle, il en paraît incapable, et cette impuissance de modification semble innée en lui, car, rendu à lui-même, il retombera dans les vieilles formules, les antiques recettes, les procédés millénaires de fabrication, dans ses habitudes de travail individuel. Il semble que le peuple chinois est arrivé au sommet de son développement intellectuel, à la limite de ce que peut concevoir et inventer son cerveau ; il ne peut plus aller au delà, il s'est pour ainsi dire figé, cristallisé dans un moule inextensible.

Dans ces conditions, il paraît difficile que, de lui-même, le Chinois s'approprie les procédés européens, leur mode de travail en manufacture, et puisse devenir un concurrent dangereux. D'ailleurs, il travaille si lentement, qu'il faut trois ou quatre Chinois pour exécuter le labeur que, dans le même temps exécute un ouvrier européen. Mais c'est à un prix extraordinairement bas, ajoute-t-on. Sans doute, toutefois, en Chine comme partout, les modifications du travail en arriveront à déterminer des accroissements de besoins, et ceux-ci, concurremment avec les demandes plus nombreuses de main-d'œuvre, devront amener une révolution dans les salaires. Comme conclusion, M. Marcel Monnier considère très difficile, sinon impossible, pour l'industrie chinoise de se modifier au point de devenir assez puissante pour venir nous faire concurrence jusque sur nos propres marchés.

En ce qui concerne le péril résultant de la transformation du peuple chinois, en conquérant du monde, le conférencier nous dit que le Chinois est de caractère éminemment pacifique, n'a rien de l'esprit militaire, ignore le sentiment qui nous domine, le sentiment de patriotisme.

La Chine n'est pas un pays centralisé, dont les parties se considèrent comme liées et solidaires entre elles. C'est une sorte de conglomérat, dont les différents éléments se relient par les intérêts et l'habitude. Chez le Chinois, ce n'est même pas tout à fait l'esprit de clocher qui domine, car il ne voit rien au delà, non pas du grand pays, de la province ni du village, mais de la famille. Fonctionnaires, riches Chinois, hommes des classes inférieures, non seulement ne songent nullement à s'emparer des pays voisins, mais demeurent indifférents à ce qui se passe, les uns, au dehors de leur rayon d'autorité, les autres du cercle de leur intérêts. Ni les premiers, ni les seconds, s'ils vivent